

Le parler Carougeois des années 1930



À Carouge, dans les années 1930, ça ne parlait pas comme dans les salons de Genève.

Ça parlait fort, ça parlait vrai, ça parlait avec les mains. Ce n'était pas académique, et tant mieux. C'est musical sans le savoir.

Les discussions se faisaient devant les cafés, autour d'un verre de rouge. Les anciens racontaient la crise, le travail qui manquait, la frontière pas loin. On parlait politique, famille, débrouille. On parlait surtout de survivre, mais avec fierté.

La langue portait tout cela. Dense, populaire, parfois ironique. On se chambrailait, on se taquinait, mais toujours avec ce respect un peu brut qui fait les vraies communautés.

Un héritage historique particulier

Dans les années 1930, Carouge possédait une identité linguistique bien marquée. Séparée historiquement de Genève et longtemps influencée par la culture sarde puis piémontaise, la ville cultivait un parler à part, à mi-chemin entre le français genevois, quelques survivances du francoprovençal et des tournures venues d'Italie.

Fondée au XVIII^e siècle sous le royaume de Sardaigne, Carouge a gardé jusqu'à l'entre-deux-guerres un esprit libre et artisanal. Dans les années 1930, la ville est encore largement ouvrière : artisans, petits commerçants, maraîchers et ouvriers d'usine forment l'essentiel de la population.

Et qui dit ville populaire dit langue vivante : imagée, directe, parfois franche, souvent savoureuse.

À l'école et à l'administration, on parle le français standard. Mais dans la rue, dans les ateliers et sur les places, ça sonne autrement. Le parler carougeois s'inscrit dans la grande famille du français régional genevois, lui-même héritier du francoprovençal, autrefois parlé dans toute la région lémanique.

Carouge, pas tout à fait Genève

Bien que rattachée à Genève depuis le XIX^e siècle, Carouge garde longtemps une réputation de ville à part. Les Genevois parlent parfois des Carougeois comme d'un peuple plus latin, plus libre, un peu moins "coincé".

Cette différence se sent dans la langue : plus familière, plus chaleureuse, parfois jugée plus directe que celle du centre genevois.

Dans les cafés des places carougeoises, on débat ferme. Les années 1930 sont socialement tendues, et la parole devient une arme douce : on argumente, on ironise, on défend ses idées avec entrain. La langue n'est pas qu'un outil de communication, c'est un marqueur d'identité.

Une langue populaire et imagée

Le parler carougeois partage bien des expressions avec le français genevois :

- La panosse : la serpillière.
- La vogue : la fête foraine.
- Être tout empoté : être maladroit.
- Se faire la malle : filer discrètement.

À Carouge, on "descend en ville" — même quand on est déjà à deux arrêts du centre. On dit que c'est "vite fait" ... et ça dure deux heures.

Certains mots viennent du vieux fonds francoprovençal, d'autres de l'italien, glissés là par les familles installées depuis plusieurs générations. C'est un parler métissé sans prétention, mais avec du caractère.

On se connaissait beaucoup à Carouge ; la langue reflétait cette proximité. Elle pouvait être moqueuse sans être méchante, vive sans être grossière.

Une voix qui s'estompe

Après la Seconde Guerre mondiale, l'urbanisation croissante et la standardisation scolaire ont peu à peu gommé ces différences. Le parler carougeois des années 1930 ne disparaît pas d'un coup : il s'effiloche, se transforme, s'adapte. Aujourd'hui, il survit dans la mémoire des anciens, il en reste des éclats, une expression tenace, un tour de phrase, un accent discret qui dit d'où l'on vient.

Car ce parler n'était pas qu'une affaire de mots. C'était une façon de tenir bon dans l'incertitude, de parler sans détour, de rire malgré la crise et de rester solidaires.

Pas une langue à part entière, mais une manière d'être au monde, façonnée par l'histoire sarde, la proximité de Genève et l'énergie populaire de Carouge.

Un parler fier, chaleureux, au caractère bien trempé.

Bref, un parler carougeois.

Letizia ROCCI